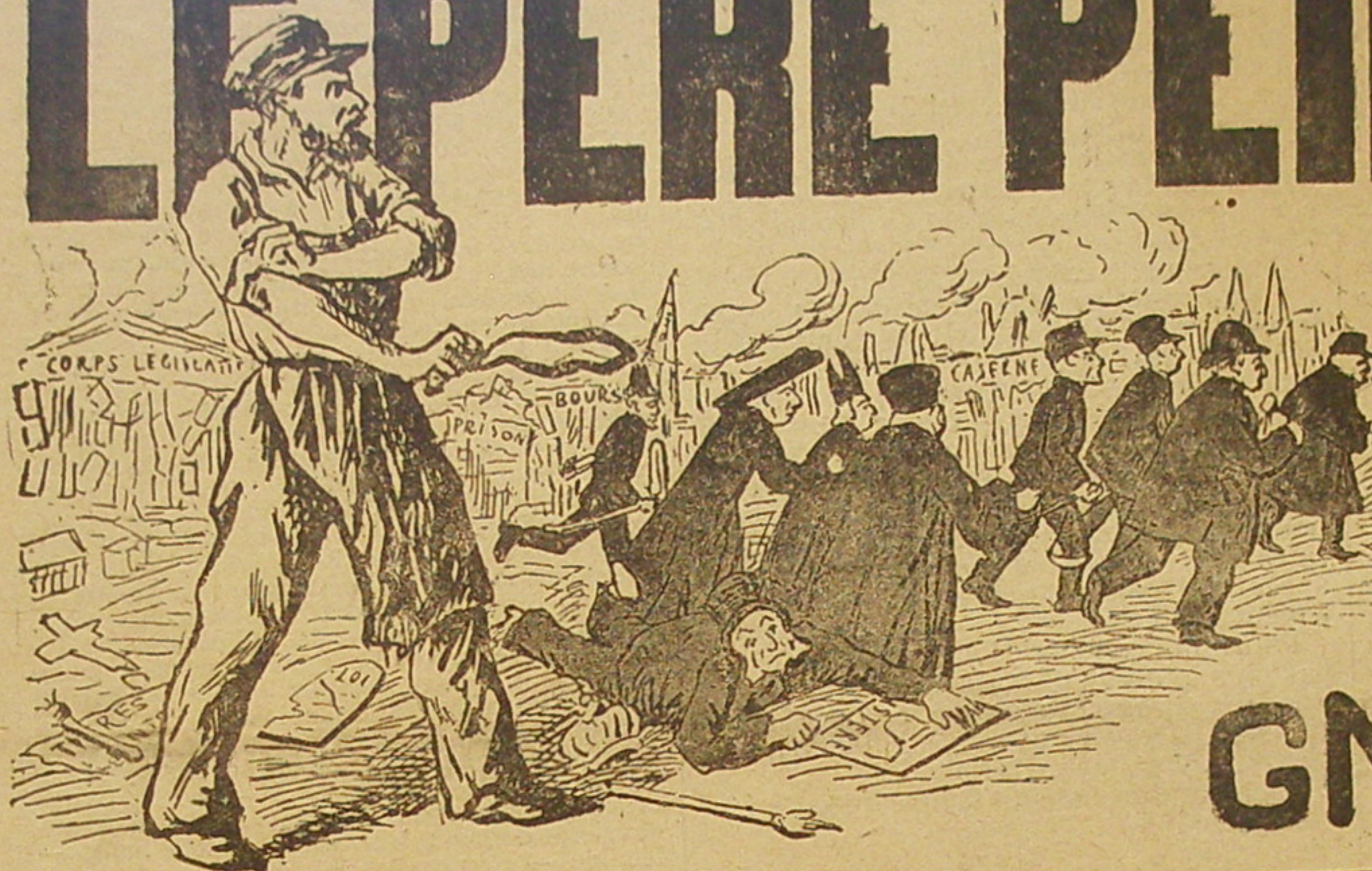


DEUX RONDS

# LE PERE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES  
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS  
France

Un an . . . . . 6  
Six mois . . . . . 3  
Trois mois . . . . . 1 50

REDACTION & ADMINISTRATION

15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS  
Extérieur

Un an . . . . . 8  
Six mois . . . . . 4  
Trois mois . . . . . 2

## MASSACRES DE TROUBADES

### HÉCATOMBES

## A NANCY, SAINT-BRIEUC, VERDUN!



#### Massacres de truffards

Quelle chaleur! Mince de fournaise!  
C'est les exclamations de saison. On n'en-  
tend rengâiner que ça.

Et chacun souffle, s'éponge et groume  
après ce cochon de soleil qui nous rotit de  
façon inusitée.

Si, seulement on pouvait en faire à sa  
guise, prendre ses aises et s'accommoder  
une vie en rapport avec la température,  
tout serait au mieux. Le programme serait  
simple: boire frais et turbiner peu.

Mais, je t'en fous! Les patrons ne l'en-  
tendent pas de cette oreille: qu'il fasse  
chaud, qu'il fasse froid, on doit produire!  
Que les pros attrapent la crève, ça leur  
est égal; en fait de thermomètre ils ne con-  
naissent que leur coffre-fort.

Et, pour procurer de la joie à ces jean-  
fesse, dans des ateliers qui sont des four-  
naises, dans des usines qui sont des enfers,  
au milieu d'atmosphères empestées et  
brûlantes, les turbineurs bûchent sans ré-  
pit.

Pourtant, ces jours-ci, des tapées vont  
changer d'exercice: c'est la saison des 28  
jours et, pendant quatre semaines, ils fe-  
ront le jacques aux casernes.

Ils auront un patron plus bête que le ca-  
pitalo, l'Etat!

Au moins le capitalo a — sinon une ex-  
cuse — du moins une raison pour les faire  
trimer dur: il veut qu'on l'enrichisse!

L'Etat, lui, c'est sans motif plausible qu'il  
emmerde son monde.

Tous le ans, il écrème le pays, râfle les  
gas les plus robustes, ceux qui s'annon-  
çaient comme devant faire des gaillards so-  
lides et il les met confire pendant trois ans  
dans le fumier militaire.

Si les pauvres gas en réchappent, du  
moins n'en reviennent-ils pas tels qu'ils y  
entrèrent: la caserne, c'est kif-kif la fièvre  
typhoïde — si on en réchappe il en reste  
toujours quelque chose!

Si on en réchappe ?...

Or, nom de dieu, les précautions sont  
prises pour qu'il s'en échappe le moins  
possible: les chances de salut sont réduites  
au minimum!

Les colonies, les conseils de guerre — et  
tout ce qui s'en suit — n'ont pas été inven-  
tés pour les chiens.

Comme on devait s'y attendre, la haute  
gradaille a eu soin de profiter du soleil  
équatorial de ces jours-ci pour faire un bel  
abattage de troubades — et réduire ainsi le  
nombre de ceux qui rentreront dans la vie  
civile.

Turellement, ils auraient préféré l'abat-  
tage des batailles en règle: la pétarade des  
obus, les plaies affreuses des victimes, le  
ravage de toute une contrée... ça a du  
galbe: le gâchis est plus grand et plus  
atroce.

Mais quoi, on fait ce qu'on peut!

La petite guerre de ces jours derniers,  
pour s'être effectuée sans gaspillage de pou-  
dre, a tout de même été bougrement meur-  
trière.

Ça a été d'une simplicité barbare: aux  
heures où on n'osait foutre son nez dehors,  
crainte de l'insolation — c'est alors que les  
galonnards ont ordonné aux troubades de  
se trimballer en colonnes, sur les routes  
rissolantes de soleil.

Et les trouffions ont marché avec, sur le  
poil, tout le harnachement imbécile: sur la  
capote, aussi lourde qu'une chappe de plomb,  
l'as de carreau, les gamelles, les casseroles,  
et, qui plus est, le flingot.

Aussi, ça n'a pas traîné!

Les pousse-cailloux sont tombés comme des meuches !

Combien ont cassé leur pipe ?  
Ça, c'est le secret des galonnards... Ces bandits ont eu le triomphe modeste : ils n'ont pas voulu se glorifier des massacres solaires — crainte que ça foute le populo en rogne.

Ils ont eu bien tort !  
Quoique les victimes aient père et mère, les galonnards peuvent siroter leurs pernod en toute tranquillité :

Ces père et mère sont très respectueux de la loi et des uniformes... Nul d'entre eux n'aurait l'audace de demander compte de la crevaison de son fiston à l'une de ces honorables culottes de peau.

—o—

Voici un aperçu, forcément incomplet, des massacres solaires ordonnés par la grande :

A Verdun, le 17, eurent lieu des manœuvres de garnison : un trouffion du 1<sup>er</sup> bataillon de chasseurs cassa sa pipe en route. Combien tombèrent à moitié crevés ! On a oublié de le dire !

Dans le Morbihan les 62<sup>e</sup> et 116<sup>e</sup> lignard faisaient des manœuvres en compagnie des 28<sup>e</sup> et 35<sup>e</sup> artificiers et du 2<sup>e</sup> chasseurs. Une centaine de troubades ont dû être ramenés en chemin de fer et on avoue que plusieurs ont cassé leur pipe.

A Saint-Brieuc, à peine le 71<sup>e</sup> lignard avait-il commencé à manœuvrer qu'une trifouillée de pousse-cailloux ont tourné de l'œil : on avoue un mort et une quinzaine seraient à l'hospice.

Dans l'Isère, au cours d'une marche du 140<sup>e</sup> lignard entre Voiron et Saint-Siméon de Bressieux, deux trouffions ont cassé leur pipe.

J'ai gardé, pour la bonne bouche, la grande hécatombe de Nancy, opérée par les soins d'un aristo, le comte de Lamardelle, colon du 79<sup>e</sup> :

Le mec trimballa son régiment à Valhey, un petit patelin où il n'y a pas 300 habitants et où, faute de place, la plupart des 2000 troubades durent coucher en plein air, sur la dure, sans même de paille pour litière.

A l'aller, une quarantaine de truffards tombèrent sur la route.

Au retour, le lendemain, ça fut bougrement pire !

Il fallut se refoutre en marche, sous le soleil, sans presque rien dans le bidon — les patates même manquaient !

La route était chauffée à blanc : il y avait 43 degrés à la clé.

De quoi vous griller vif, nom de dieu !

Aussi, les pauvres bougres de troubades s'égrenaient le long du chemin, par grandes ribambelles : des escouades entières tombaient !

Le major épouvanté — et bon lieu, ce qui est rare — alla relancer le colon et lui fit observer que si on continuait la marche, en une heure tout le régiment aurait fondu au soleil.

— M'en fous, scrogneugnieu ! hurla la culotte de peau. Ce sont tous des rosses, ces cochons de soldats. Je veux les faire barder dur. Ils se plaindront pour quelque chose !

Puis, piquant son canasson, il le fit caracolier le long de la colonne et engueula les troubades :

— Ah, cochons, salops, feignants, vous ne voulez pas marcher ? Gare à vous ! Je vous soutrais tous à la boîte... Je vous ferai tâter du conseil !

Les victimes n'osaient piper mot, se contentant de serrer les poings et de ronchonner tout bas.

Aucun n'osait clamer sa haine à la brute.

Dam, chacun connaissait le tarif : refus d'obéissance..., insultes à un galonnard..., voies de fait envers un supérieur...

Ça se paie chaud, nom de dieu !

Pourtant, comment obéir ?  
Marcher quand même, c'était marcher à la mort !

N'en pouvant plus, les troubades refoulèrent : plus de quatre cent cinquante restèrent sur la route, à moitié foutus.

Le quart du régiment !

Le colon — toujours ronchon — et joyeux de sa victoire... prit la tête des débris de son régiment.

Quant au major, il se décarcassa, réquisitionna toutes les voitures, guimbardes et chariots qu'il put dégouter et y fit installer les victimes.

Ce fut une lugubre procession !

La nouvelle de la déroute du 79<sup>e</sup> s'était transmise à Nancy et tout le populo était dans les rues pour assister au défilé.

Le colon n'osa pas traverser la ville : il fit prendre un chemin détourné et on rentra à la caserne par les faubourgs.

Quoique ça, cette criminelle culotte de peau s'entendit agoniser salement : les bons bougres, n'ayant pas les mêmes raisons de taire leur bec que les troubades gueulaient après lui, l'appelant « assassin ! » et lui montraient le poing.

Pourtant l'exaspération populaire n'alla pas plus loin que des cris de colère.

Inutile de dire que nul n'eut le stupide cynisme de baver devant ce défilé de moribonds : « Vive la patrie ! »

Cette braillerie n'était fichtre pas de circonstance !

—o—

Cré pétard, m'est avis que ces histoires-là devraient donner à réfléchir aux bons bougres qui s'en vont faire leurs vingt-huit jours.

Autant va leur en pendre au nez !

Le colon du 79<sup>e</sup> de ligne n'est pas une brute exceptionnelle.

Ils ont chance de tomber sous la coupe de mecs à galons qui, à son exemple, les feront barder jusqu'à crevaison.

Une telle perspective n'a rien de champêtre.

Il est déjà assez canulant de plaquer son turbin, de laisser la femme et les gosses bouffer des briques, sans encore avoir à craindre de n'en revenir que macchabée.

Et alors, se pose la question : pourquoi s'envoler vite aux casernes dès qu'on vous siffle ?

Pourquoi ne choisirait-on pas son moment ?

Partir maintenant, par les grandes chaleurs, c'est trotter au devant de la Camarde.

Il y aurait donc un certain bon sens, devant un tel aléa, de refuser — non pas de faire ses 28 jours — mais de courir au suicide.

Pourquoi, les bons bougres en question ne demanderaient-ils pas à faire leurs 28 jours à une saison où le soleil ne fait pas des siennes ?

Ou bien, si on tient tant que ça à les embaucher illico, que n'exigent-ils de faire le réservoir aux bains de mer ou à l'ombre des bois ?



#### L'EXPLOITATION DES FEMMES

Il est des jean-foutre — et il n'en manque pas ! — qui s'embarquent pour aller au tonnerre de dieu civiliser des peuplades qui se bouffent entre elles ou pratiquent l'esclavage.

Si ces types avaient réellement pour dada de faire ce qu'ils prétendent ils n'iraient pas si loin

pour exercer leur philanthropie : ils agiraient dans leur intérêt !

Et le boulot ne leur manquerait pas : en effet, ils n'ont qu'à reluquer autour d'eux et s'ils n'ont pas les quinquets farcis de bouze de vache ou bouchés par des lunettes en bois, ils se rendraient compte que l'antropophagie et l'esclavage se pratiquent à leur barbe et dans leur patelin.

Rien qu'à Paris, ce que ces redresseurs de torts auraient à faire... s'ils voulaient !

Y a qu'à se balader le matin dans les quartiers où on exploite les femmes — les faubourgs Poissonnière et Saint-Denis, par exemple — là, où grouillent des milliers de pauvres diables, venues des quatre coins de la ville qui, pour un salaire tout ce qu'il y a de plus mesquin, moisissent pendant une douzaine d'heures dans d'infects bagnes.

Ce qui domine, c'est les plumassières et les fleuristes.

Il en est de toutes tailles : depuis les momignardes en jupons courts, jusqu'aux mères de famille que la nécessité de fiche la becquée à la marmaille oblige de laisser la casbah en plan, pour rapporter quelques ronds.

Enfermées dans des turnes exigües et puantes, les malheureuses se tuent à la peine : c'est des proies faciles pour cette garce de phthisie et aussi pour une autre kyrielle de maladies. Déjà, le manque d'air les étiole et, qui plus est, le tripatouillage des produits chimiques les esquinte encore plus — sans compter qu'elle s'usent la vue et se meurtrissent les mains.

Tout ça, pour fabriquer des panaches que les pétasses de la haute se collent sur le capel.

Cela, c'est de l'antropophagie — avec l'hypocrisie qu'il n'y a pas chez les moricauds : des ouvrières donnent leur chair et leur sang — leur vie ! — pour que les patrons la mènent joyeuse et pour que les richardes soient bien attifées.

Si, encore, les pauvrettes étaient payées à peu près ?

Mais, je t'en fiche ! Les salaires sont tellement maigres que j'ose à peine en parler.

D'abord, sous prétexte d'apprentissage, on estampe les mignardes : tout en les faisant gratter à la boîte, on les envoie trotter à chaque instant, et qui plus est, les guenons patronales trouvent souvent le joint de les utiliser comme bonnes ; troffeignasses pour faire leur pucier et leur tambouille, elles font trimer les apprenties.

Un moment vient où l'apprentie est bombardée « petite main ». Alors, elle gagne quelques sous, — mais pas gras !

Le jour de la banque, pas n'est besoin de venir avec une brouette : cinquante ronds, trois balles au maximum — et une trifouillée ne palpent que trente sous !

Quoi devenir avec une paye semblable ? Il faut se serrer indéfiniment la ceinture et y a pas besoin de tirer sur les cordons du corset pour faire fine taille.

Je te crois, qu'elles font fine taille, les pauvrettes, avec le ventre creux ! Il y en a qui croûtent à la gargote, à midi, pour dix ou douze sous le repas. Avec un tel gueuleton elles ne risquent pas d'avoir la panse plus rebondie qu'une barrique.

Et croyez-vous que jamais les pouffiasses de la haute s'émotionnent en songeant que leur luxe est fait de la misère et de la mort de quantité de bonnes bougresses ?

Ah ouat ! Elles ont autres choses à penser : les ouvrières, ça ne compte pas, c'est du bétail, de la chair à turbin.

Mais du bétail qui les vaut bien, nom de dieu, tant en beauté qu'en moralité.

Les petites turbineuses parisiennes sont autrement girondes que les grognasses de la haute ; seulement, comme celles-ci s'affublent d'une kyrielle d'attifaux, elles ont une belle façade et font le bégain des avortons bourgeois.

Pourquoi diantre les bonnes bougresses ne ruminent-elles pas plus souvent à ça ? Pourquoi, au lieu de confectionner des plumets pour les richardes ne s'alignent-elles pas pour n'être pas plumées elles-mêmes et pour confectionner des éventails à bourriques et des bouquets d'orties pour frictionner les fesses de toute la vermine bourgeoise ?

Ce serait autrement galbeux que de s'échiner le tempérament à faire de belles aigrettes et d'époilantes gerbes de roses.

On pourrait en faire, mais en douce !

L'esclavage et l'antropophagie hypocrite de la société actuelle étant fichus au rancard, nul ne trimerait pour enrichir les autres : on travaillerait en frangins, sans exploitation d'aucune sorte et le bien-être serait dévolu à tous.

Du coup les roses abonderaient et les girondes fillettes qui auraient conservé la manie de s'empanacher pourraient se parer à leur guise.

L. G.

## NE FAITES PAS AUX AUTRES....

A propos de l'Alsace-Lorraine, les patrouillards français chialent comme des veaux et ils ne peuvent pas pardonner à Bismarck d'avoir détaché de la France ce morceau de territoire.

Seulement, quoique ces couillons-là soient crétinisés jusqu'à la gauche, ils ne savent pas pratiquer la maxime évangélique : « Ne faites pas aux autres ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse ! »

Les types à courte vue serinent que cette riche idée a été fichue en circulation par le trimardeur Jésus à l'époque où il vagabondait dans les campluches de la Galilée, accompagné d'une tiaulée de galapiats qui n'étaient pas catholiques pour deux sous — mais étaient un brin maque-reautiers et cambrioleurs.

C'est inexact ! Jésus prit l'idée pour son compte — mais n'en fut pas l'inventeur : d'autres avant lui, entre autres un chinois, Confucius, et un indien, Boudha, avaient exprimé la même idée avec autant de galbe.

Elle est simplette, cette bougresse d'idée ! Eh bien, malgré ça, elle n'a pas encore pénétré dans les caboche des chameaucrates — et elle n'y pénétrera jamais... tant qu'ils jouiront de leurs privilèges.

Ceci dit, j'en reviens à mes moutons qui, pour l'instant, sont les bourriques patriotardes : ces sacrés chauvins ne peuvent pas digérer qu'on leur ait escamoté l'Alsace-Lorraine... Ce qui ne les empêche pas de fiche leurs pattes croches sur toutes les Alsace-Lorraine qu'ils trouvent à leur portée et à leur convenance.

Ainsi, il y a déjà belle lurette — plus d'un demi-siècle — qu'ils ont montré l'exemple à Bismarck en chapardant une Alsace-Lorraine qui s'appelle l'Algérie — et qui est en train de devenir la Cuba de la France.

L'antisémitisme des Algériens ne me dit rien qui vaille, nom de dieu ! Les Algériens sont des séparatistes honteux qui, n'osant pas encore affirmer carrément leurs désirs d'indépendance, prennent un biais jésuitique pour contrecarrer la métropole.

Que ces bougres-là jettent vivement le masque ! Les fausses situations sont toujours dégueulasses : qu'ils fichent au rancard leur antisémitisme de pacotille et de circonstance et qu'ils s'affirment algériens. Ils trouveront alors des sympathies qu'ils n'ont pas actuellement, car leur attitude momentanée est trop louche : qu'ils envoient rebondir Drumont et toute la séquelle cafardière et militarienne — et ils s'en trouveront bien !

L'Algérie n'est pas l'unique « Alsace-Lorraine » qu'aient chapardé les patrouillards français :

Il y a une vingtaine d'années ils se sont offert la Tunisie qu'ils ont ravagée à gogo.

Plus tard, ils se sont payés le Tonkin — mais le morceau a été dur à digérer ! Ce n'est même pas encore fini... Là bas, les envahisseurs ont trouvé des francs-tireurs qui leur ont bougrement donné du fil à retordre. Les envahisseurs ont trouvé mauvais qu'on leur résiste et ont traité de pirates les gas défendant leur indépendance.

Ce qu'on en a fusillé et massacré de ces bougres-là !

Quant aux pillages, aux viols et à tout ce qui s'en suit — inutile d'en parler : ça a été le comble de l'horreur.

Si vous en doutez, les bons bougres, lâchez de dégouter dans votre entourage un des rares bidards qui furent de l'armée d'invasion — et en sont revenus.

Il vous en contera des vertes et des pas mûres !

Mis en goût d'invasion, les français ont continué la série en dévastant le Dahomey, puis ensuite Madagascar où, à l'heure actuelle, les galonnards se font la main aux massacres, en attendant que l'occasion se présente de saigner les prolots de France.

Ce qu'il y a de dégueulasse, c'est que tous ces crimes ont été accomplis avec l'aide des fils inconscients du populo — et beaucoup ont payé de leur peau la scélératesse dont ils se faisaient stupidement les complices.

Et, cela encore, a fait le jeu des dirigeants :

Ces bandits là trouvent toujours le populo trop vigoureux, trop robuste et ils tirent continuellement des plans pour l'anémier et l'émasculer.

Un bon truc pour cela que les guerres coloniales !

Les pauvres bougres qui cassent leur pipe dans ces pays du diable n'effaroucheront plus les puissants : peut-être ceux-là avaient-ils du tempérament, de la moelle ? peut-être se seraient-ils un beau jour dressés contre les chameaucrates ?...

Leur révolte n'est plus à craindre : leurs os blanchissent aux charniers coloniaux.

Et les bidards qui en sont revenus ne sont guère logés à meilleure enseigne : ils ont rappliqué, rongés de fièvres, anémiés par le soleil des tropiques.

Ils sont foutus pour l'action !

—o—

Tout cela est abominable, nom de dieu !

Eh bien, que les patrouillards français apprennent à avoir de la pudeur : quand on a sur la conscience de tels crimes, on n'a qu'à taire sa gueule, on n'est plus en posture de traiter Bismarck de barbare parce qu'il chaparda l'Alsace-Lorraine.

« Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fasse ! »

Y a que ça de vrai, nom de dieu !

Si vous ne voulez pas être envahis — n'envahissez pas !

Ah ouat ! Les patrouillards ne veulent rien savoir : ils ont une telle couche de cynique crapulerie qu'ils prétendent se permettre toutes les monstruosité vis à vis de plus faibles qu'eux et conserver tout de même le droit de chialer à la barbarie quand on leur rendra la monnaie de leur pièce.

Ainsi, actuellement, en Tunisie les grosses légumes ont en train de fiche le grappin sur les Arbis qui déquillèrent le marquis de Morès. Il paraît que certains de ceux-là ont déjà été faits prisonniers.

Je les plains, nom de dieu !

On sera féroce avec eux — sans même qu'il soit prouvé qu'ils ont participé à la mort de Morès.

On les tuera... pour l'exemple !

Comme de juste, on aura soin de nous baver des mensonges à ce sujet : les uns nous serineront que les types qui ont escoffié Morès en voulaient à sa galette et les autres, Drumont en tête, baveront sans rire que Morès tomba dans un guet-apens juif.

Mensonges, tout ça !

Morès fut déquillé par des types qui veulent rester indépendants et n'en pincet pas pour tomber dans la mistoufle et l'oppression, kif-kif les arbis d'Algérie et de Tunisie.

On a d'ailleurs la déclaration d'un de ses assaillants — bougrement formelle ! Le type, un Châamba, El Khir, expliquant aux Touaregs qui voulaient accueillir Morès comme un frangin, de quoi il retournait, leur dit :

*Vous ne connaissez pas les Français, vous autres ; nous Châamba, nous savons comment ils agissent : aussitôt que l'un d'eux va dans un pays, il en dresse le plan, et ensuite une armée vient s'emparer des citelles. Si vous voulez que les Français prennent votre pays, vous n'avez qu'à conduire celui-là.*

Les Touareg se laissèrent convaincre : comme ils n'en pincet pas pour devenir des « Alsaciens-Lorrains » sous la coupe de la France, ils se décidèrent à barrer la route à Morès... Et, en lui faisant passer le goût du pain, ils espèrent enlever à d'autres l'envie de l'imiter.

Si les Touaregs avaient été des français de la frontière de l'est, et Morès un allemand guignant les Vosges... nos enrégés chauvins applaudiraient à sa mort.

Pour ce qui est de bibi — ayant en égale horreur toutes les tueries qu'engendre la patriotofolie — je me borne à constater que s'il n'y avait pas sur la boule ronde des chameaucrates pour accaparer toutes les richesses sociales, spéculer sur la gnolerie humaine et tirer profit de l'ignorance populaire, la haine et la barbarie seraient de sortie.

Sans même chercher midi à quatorze heures, si :

Primo, les bons bougres qu'on envoie faire la guerre aux colonies refusaient de marcher et si :

Deuxièmo, les audacieux comme Morès ne s'abaissaient pas à aller préparer le terrain aux envahisseurs,

Si, les uns et les autres, gueulaient : « Nous ne voulons pas faire aux autres ce que nous trouverions mauvais qu'on nous fasse... »

Rien que ça !... Sans plus !... Rien que ça, au-

rait la puissance de donner une orientation nouvelle à la cochonne de société actuelle :

Ça nous sortirait de la barbarie civilisée... qui n'est que la barbarie pure et simple avec bougrement d'hypocrisie à la clé

Et ça nous ferait entrevoir l'avenir, l'avenir galbeux !

Les populos ayant cessé de s'entredévorer — et la guerre n'existant pas plus de peuple à peuple que de père à fils ou de frère à sœur, Tous frangins ! Tous copains ! C'est ça qui serait bath aux pommes !



— Sais-tu qui qui est aupays, me dit l'autre soir la mère Barbassou, à l'instant précis où je fichais bas mes frusques pour me coller au pucier.

— Ma foi non ! quelque gas qui tire ses trois ans et qui vient têter une goutte, voir la payse et humer la brise du patelin natal. C'est-y Jalabert, Bergougnac ou ce sacré matin de François ? Tu y es pas, vieux. Rumine dans la souvenance : remonte de quelques années en arrière... Je te le donne en cent.

— Ma foi, la journée a été tron rude ! C'est pas quand on a tournoyé quatorze heures durant sur l'aire, pour le dépiquage, qu'on a la caboche aux devinettes. Après une pareille valse mamzelle Couesdon elle-même refoulerait à la partie... Juge de moil aussi, sans plus chercher, je m'enfile dans le portefeuille.

— Autant vaut alors que je t'aboule le nom du type, sans plus te faire souffrir. Eh bien, c'est Paulin le fiston de Javerlac.

— Ah foutre ! c'est qu'il qu'il y a belle lurette qu'il avait quitté Janticot ; du diable si je pensais à lui.

— Ni moi non plus, aussi dois-je te dire si j'ai été ébaubie quand je l'ai trouvé chez Cantinolle. Demain il doit venir à notre piaule te serrer la cuillère.

—o—

En effet, viédaze le lendemain j'avais la visite du gas, et sur le coup de sept heures, tout en causant on cassait la croûte.

En a-t-il bouffé de la vache enragée, ce bougre de Paulin, le fils d'un vieux camaro qui a cassé sa pipe l'année dernière. Ayant appris l'état de maçon il foutit sa course tout jeune, fit son tour de France, trimarda de ville en ville jusqu'au jour où l'atteignit la maudite conscription ; il tira son numéro du goguenot et comme il est chiquement râblé ça ne fit pas un pli, à la révision il fut monsieur le bon : Bon pour le service !

Le nouveau troubade connut toutes les chieries du métier ; il eut sa part de malle et même de la grosse ; il tata du tourniquet et, à la fin finale, échoua à Biribi.

Puis, son rabiote conclu, il resta par delà la grande tasse, turbinant de son métier. Voilà huit ans qu'on n'avait pas vu sa trombine dans notre bondieu de patelin.

— Alors mon petit, que je lui fis en emplissant son verre, ça va marcher en Algérie cette année, pour la vinasse ?

— Pour sûr, père Barbassou, quand j'ai pris mes cliques et mes claques et que j'ai plaqué mon patron pour rappliquer en France, il y a tantôt une quinzaine, on avait déjà commencé la cueillette du petit-bouschet qui est un cépage hâtif. A l'heure qu'il est, les vendanges battent leur plein.

— Va-t-on bourrer la futaille, nom d'un dieu et les bons bougres de là-bas auront-ils la possibilité de lamper de riches coups ?

— Pour la quantité, coussi-coussa ; le saligaud de siroco a fait des siennes et a grillé pas mal de fruits. Malgré ce contre-temps les vendanges seront bonnes, ça se connaît aux nombreux bâteaux chargés de tonneaux vides qui traversent la Méditerranée pour aller s'emplier jusqu'à la bonde d'un picton exquis et réconfortant.

Oui foutre, exquis et réconfortant !... Ce sera bono bézef comme qualité : du picolo de la Comète, malgré qu'on n'ait pas vu la queue d'une en l'an de grâce ou de malheur, (ça dépend pour qui) 1898.

— Bon signe, capet dédious, car le picolo ramène les énergies et les courages, et fichtre, je crois la lance aussi néfaste à l'estomac des bons bougres que le sont les patates au dire de Tous-senel.

Et à propos, puisque je te tiens sacré revenant et par dessus le marché revenant d'Algérie, je vas me permettre de t'interbaver, comme on dit chez les maquereautins du journalisme : dégoise-moi un peu ce qu'est ce grabuge d'Afrique, cette chasse aux youpins qui fait tant jacasser de ce côté-ci de la mer ?... Tu dois bien ça à un vieil ami de ton père.

— Volontiers, vieux père, ça vous paiera aussi de votre chouette accueil, donc illico je m'exécute :

— Chouia, mon fiston, rince-toi un peu la gargamelle, avant de commencer : les paroles couferont mieux, on a un instant, maintenant que le dépiquage est fini. La mère Barbassou va t'écouter, kif-kif moi-même.

Et nos deux verres se choquèrent, ainsi que celui de ma vieille copine.

Une fois désobstrué le passage, Javerlac commença son jaspinage :

— Vous autres, en France, vous m'avez l'air passablement désorientés en face du mouvement anti-juif qui secoue l'Algérie et vous avez peut-être tort de le confondre avec le mouvement anti-sémite qui, en France, a si peu de chances de prendre corps.

Ici que sont les anti-sémos ? des noblaillons décaqués, des petits boutiquiers que guette la faillite et qui en veulent à l'aristocratie du billet de banque, aux monopoleurs du commerce. Voilà toute la clientèle drumontiste. Il convient d'ajouter les cléricochons qui ne seraient pas fâchés de voir couler leurs heureux rivaux en chapardage et de voir ressusciter les guerres de races et de religions.

Quant au populo il ne peut que se contrefoutre de la question ; pour emboîter le pas, il faudrait qu'il soit trente-six fois maboule.

En Algérie, c'est une autre paire de manches : c'est le populo qui est anti-juif, les colons aussi bien que les arbis.

L'antisémitisme est, en Algérie, ce qu'il fut à ses débuts chez les paysans danubiens et russes : un mouvement contre l'usure.

Et foutre, si les juifs écoppent on peut dire qu'ils l'ont cherché : pour l'usure, à eux le pompon ! oh, je sais fichre bien qu'ils n'en ont pas le monopole : les roumis et les musulmans font d'aussi parfaits usuriers et marchent sur les traces de Shylock.

Mais la réputation est pour les juifs et ils servent de paratonnerre aux usuriers chrétiens, mahométans et libre-penseurs.

Après avoir donné un coup de main à la cliquaille galonnée pour la dépossession des arbis (en faisant des avances à la colonisation) les juifs se sont rabattus sur les colons eux-mêmes : ils ont surtout fait leurs choux gras depuis qu'ils ont eu Tirman, leur homme, à la gouvernance générale. Du coup, toute la légumerie fut dans leurs pattes : l'exploitation économique se doubla de l'exploitation politique.

Des concessions scandaleuses leur furent accordées ; les procès de Sapor, maire d'Aumale et autres crapules révélèrent des brigandages carabinés.

Le pauvre arbi surtout fut la vache à lait des charognards d'usuriers : il paya jusqu'à 400 pour 100 d'intérêt et fut dépouillé de son dernier burnous, après avoir été expulsé du terrain où gisaient les os de ses pères.

Et les domaines des usuriers s'arrondissaient toujours... Ayant semé le vent ils récoltèrent la tempête, et les juifs étant le plus en vedette, l'orage creva sur leur tête.

La crise de rebiffe — qui mijotait depuis beau temps — éclata à l'occasion des querelles dreyfuso-esterhaziennes : ce fut, quoi qu'on en ait dit, le couronnement d'une guerre sociale pouvant virer en agitation séparatiste, et non une guerre religieuse.

Par exemple, ce qu'on doit bougrement blâmer, c'est que les algériens n'aient pas fait le distinguo entre les juifs riches et les juifs pauvres. Il y a là un malentendu, un manque de conception révolutionnaire et de vision d'avenir qui peut devenir tout ce qu'il y a de plus préjudiciable.

La plèbe juive subit l'exploitation, tout comme les arbis et autres algériens ; tous, donc, devraient faire cause commune contre les richards : tous, juifs, latins et orientaux devraient faire front et secouer les puces aux richards juifs... histoire de se mettre en appétit et de se faire la main pour passer à un exercice similaire — secouer les puces aux richards chrétiens et musulmans.

La révision des fortunes !... Une fois cette idée ancrée dans les ciboulots, y aura pas mèche de la limiter, de la restreindre, de l'arrêter à moitié route : une fois les turns de la rue Laffitte passées en visite qui donc empêchera le populo de pousser une pointe jusqu'à l'archevêché ?

Un aristo journaliste, qui a cassé sa pipe, Ma-

gnard, patron du FIGARO le faisait observer à Drumont :

« Toutes les fortunes privées sont solidaires, et il est malheureusement à craindre que la richesse des chrétiens ne soit pas longtemps sauve, si la richesse juive venait à subir un assaut victorieux. »

Cassagnac, le vieux badingueusard a, dans sa garce d'Autonrité la même opinion que feu Magnard — ce qui ne l'empêche pas d'être du dernier bien avec Drumont.

—o—

C'est qu'ils se montent salement le coup, les niguedouilles d'algériens qui ont expédié à l'Aquarium ce matin de judaïsme qu'est Drumont.

En France, du temps de Beaumarchais, tout finissait par des chansons ; aujourd'hui, en ce temps de malheur, tout finit par l'élection !

Qu'un type quelconque fasse jaser de lui, crac ! on lui lance dans les guibolles une offre de candidature.

Magnaud, le juteur phénomène de Château-Thierry accouche d'espatriouillantes jugeries... Vite, Rochefort veut l'expédier à l'Aquarium !

Bichebois est candidat ! Bruant est candidat ! Pezon est candidat !

Il n'est pas jusqu'à Cyvoct qui, tout frais revenu du baigné, ne se laisse embobiner par les lanceurs de candidatures.

À la faveur de l'épidémie électorale, les jean-foutre que la tournure prise par le grabuge algérien inquiétait, ont chargé Drumont d'enrayer le courant.

Drumont, qui pose à l'inventeur de l'antisémitisme et qui n'est — du moins en Algérie — que l'exploiteur du mouvement antijuif, aboutira tout simplement à couper la chique au chambard. Il sera au grabuge algérien, ce qu'a été Parnell au grabuge irlandais.

Les antisémites feront ce qu'ils ont fait en Autriche : quand ils verront que le populo, prenant la chose au sérieux, veut faire de la révolution, ils battront en retraite.

En effet, que veulent Drumont et ses amis les cléricaux ?

Le retour au régime du sabre ! Et l'Algérie en a tellement tâté qu'elle devrait être fixée : le capitaine Doineau est célèbre, là-bas... Et il n'est pas le seul !

Quant à accepter la confiscation des richesses juives par le peuple et au profit du peuple — y aura jamais rien de fait ! Les Drumont clique et compagnie n'en veulent rien savoir.

Comme le dit Cassagnac et le disait Magnard :

« La richesse chrétienne serait en danger ! »

Par exemple, ce que Drumont et autres verront avec plaisir c'est des assommades de juifs panvres — parce que ça enlève au mouvement tout caractère social et révolutionnaire, pour lui faire revêtir un caractère religieux et réactionnaire.

—o—

Deux voies se présentent au chambard africain : couper dans les boniments cléricaux et de laisser mener à la baguette par Régis et Drumont, et alors, le mouvement économique tourne en guerre de race, en lutte religieuse ! Ou bien : rester la lutte des exploités contre les voleurs de tout acabit.

Dans le premier cas, ça pourrait être une Chouannerie, une Vendée (qui furent, à l'origine, simplement des mouvements de révolte contre la centralisation de l'Etat révolutionnaire et ne devinrent réellement anti révolutionnaires que quand les curés et les émigrés y mirent leur grain de sel ;) ça pourrait être quelque chose comme l'agitation fueriste, exploitée par le carlisme espagnol. (En Espagne, les paysans tiennent à leur autonomie communale dont ils jouissent depuis des siècles et que le gouvernement veut leur arracher ; les carlistes leur en promettent la conservation, et les campluchards se fichent carlistes !)

Tandis qu'au contraire, la lutte de classe, la lutte du prolétariat chrétien, juif et islamite contre les capitalistes juifs, musulmans, maltais, mahonnais, chrétiens ou n'importe quoi... aura de superbes résultats : en amenant la fusion des races dans ce pays, où tant d'éléments disparates se coudoient, elle amènera le prolétariat algérien dans l'orbite du prolétariat international, qui mène de front la guerre contre le Capital et contre l'Etat.

—o—

Sur ce, ce sacré Paulin posa sa chique. Il se faisait tard et on s'est quitté.

— Le bougre, ruminai-je, il m'a tout de même donné un aperçu qui doit être juste de cette garce de question algérienne.

LE PÈRE BARBASSOU.

## Réflexes d'un purotin

*Y sont partis les gros bourgeois  
Aux bains d'mer, en villégiature,  
Se r'poser d'la fatigu' qu'endure  
Le populo depuis d'longs mois.*

*C'qu'y vont s'en donner d' l'agrément !  
Pour nous, leurs mom's et leurs pétasses  
Iront l' matin, dans la grand' tasse,  
Tremper leur lard — qué dévouement !*

*Catins, michés et banqu'rouliers,  
Vont passer l'existence en fêtes  
En noces, en chants, en galipètes,  
Avec les rastas fonds s'cretiers.*

*Pendant qu'nous autres, d'vant l'buffet,  
Du ventre vide, on f'ra la danse,  
En chœur, se gonfleront la panse  
Les ceuss' qui n'ont jamais rien fait.*

*Bon dieu, y a pourtant un moment  
Qu' les charlatans du christianisme  
Nous ont dit en prêchant l'altruisme :  
« Ecoutez bien nos boniments.*

*» Croyez en nous, croyez, bons fieux,  
» Au paradis et à la vierge,  
» Chantez, priez, brûlez des cierges,  
» C'est l' seul moyen de vivre heureux. »*

*Malgré ça, notre position  
N'a pas changé. Elle est la même  
Car tous ces prêcheurs ed' carème  
N'ont su fair' que l'Inquisition.*

*Plus tard, ce fut un aut' bateau :  
Les nourrissons d' la politique  
Nous fir'nt gôber la République.  
Ça changea... mais rien que d' drapeau.*

*Et depuis c' temps, mes camaros,  
Pour nous c'est toujours la misère,  
Notre estomac toujours se serre :  
Pour nous, n'y a qu' des avaros !*

*C'pendant, si tous on voulait bien,  
Faudrait pourtant que l'monde, y change  
Et qu'à sa faini, un chacun mange,  
Sans nourrir tous ces propr's à rien !*

NOEL PARIA.

## Le Miracle du Château de Saint-Martin

Qui ne connaît pas Martin ? C'était un troubade romain. Un jour, rencontrant un misérable, il tira son coupe-choux, déchira sa capote en deux et en donna la moitié au pauvre bougre.

Heureusement pour Martin qu'il n'était pas sous la coupe des galonnards de notre époque, sinon, il n'aurait pas coupé au conseil de guerre ; on l'aurait, en cinq sec, expédié aux travaux publics pour dissipation de frusques militaires.

Au lieu de ça, d'avoir détérioré sa capote, lui valut des félicitations : à partir de ce jour on le considéra comme saint.

Qu'aurait fait le bougre s'il avait rencontré sur sa route cinq ou six trimardeurs, plus purotins les uns que les autres ?

La légende ne le dit pas !

Par la suite, Martin prit son congé et se bombardait raticchon ; il monta en grade et devint évêque — mince d'avancement !

Voilà qui prouve carrément que l'alliance du sabre et du goupillon remonte un peu plus loin que ne l'imaginent les dreyfusards qui ne s'étaient aperçus de rien avant d'avoir découvert Paty du Clam, Pellieux, Boisdeffre et autres Esterhazy.

Le Martin en question n'est pas celui qui avait un âne... Quoique ça, Bouctot-le-Charitable, député de la Seine-Inférieure a collé son castel sous l'invocation de Saint-Martin, le troubade-raticchon.

Ce bouffe galette frais pondu veut faire le poil à ce mec : selon la mode cléricanaille il en a fait son modèle, son patron.

Or, voici ce qu'il en advint :  
En ce temps-là, c'était pendant la foire électorale, une foule de miséreux, aussi serrés que les étoiles du ciel, s'amena à la porte de ce juste. Et le juste les fit entrer, leur serra la cuillère, leur tapa sur le ventre et leur dit :

— Frères que désirez-vous de moi ?  
Et eux se lamentèrent.  
Alors, Bouctot, ému de pitié, donna la moitié de son chapeau de paille, de son paletot, de ses chaussettes, de sa chemise, de sa culotte.

Et les pauvres arrivaient toujours à flots pressés, kif-kif la mer qui envahit le rivage.  
Bouctot ne barguigna pas : il distribua l'autre moitié de ses frusques et ne s'aperçut pas qu'il était à poil, tel le patriarche Noc après sa foulographie.

Sur ce, le fidèle serviteur de cet homme juste s'approcha de lui, non sans rougir de le voir tout nu :

— Maître, souffrez que j'aie vous chercher une feuille de vigne.

— Une feuille de vigne ? s'indigna Bouctot. Me prends-tu pour ce marchand de fromages, maire d'Elbeuf-en-Bray qui fait arrêter les pauvres dans sa commune et qui n'a nul souci des intérêts du pays ? Nous sommes en Normandie, va me pêcher une feuille de pommier.

Et il fut fait comme Bouctot désirait.  
Comme la trifouillée des loqueteux n'était pas plus épuisée que l'inépuisable charité de Bouctot, le type s'appretait à couper en deux la feuille de pommier.

Son serviteur l'en empêcha en s'écriant :  
— O maître, pas cela... elle est déjà trop petite !

Alors, Bouctot se prosterna et s'adressant au Seigneur, son Dieu, lui dit :

— Fais pour moi ce que tu as fait pour ton fils Jésus qui a pu nourrir cinq mille pauvres avec cinq miches et trois sardines à l'huile !

Et la voix du Seigneur répondit :  
— Puisque tu n'as plus de culotte, donne leur de la galette !

Bouctot obéit. Dans la main de chacun des pauvres qui passa sous son blair, il déposa de la galette et comme sa luche est immense, la provision ne s'épuisait pas. Mais, étant aussi prudent qu'un serpent à sonnettes, Bouctot jérémya à chacun des miséreux :

— Les enfants des hommes calomnient toujours les enfants de Dieu. Va ! et, pour éviter leurs venimeuses paroles, n'oublie pas d'aller voter pour Gervais, le roi du fromage blanc, de la sorte, on ne dira pas que Bouctot a acheté ton suffrage.

Et tous passèrent devant lui, et tous reçurent le morceau de galette, et tous flanquèrent dans le goguenot électoral un torchecul au nom de... Gervais — ils y en flanquèrent tant et tant que Bouctot se trouva élu.

Ca, c'est un miracle !  
Et voilà l'existence de Dieu prouvée — aussi clair que de l'eau d'égoût.

Tous les volards, suivant le conseil de Bouctot, votèrent pour Gervais ; seulement, grâce au père des Mouches, de même qu'à Cana, l'eau des chopines fut changée en picolo ; le jour du vote, les bulletins jetés au nom de Gervais se nuèrent en torcheculs au nom de Bouctot.

En vérité, je vous le dis : c'est un miracle !  
Il n'y a que des impies, des athées des librepenseurs, pour douter du truc.

Et il n'y a que le vieux gniaiff pour prétendre que cette garce de charité dont s'affubla le Bouctot n'est qu'une amorce pour enfermer le populo et que, sans qu'il y paraisse, avec une jésuiterie carabinée, l'animal n'a fait rien moins qu'acheter une bonne tapée des électeurs de la circonscription.

Et c'est pourquoi bibi conclut, plus que jamais que la votellerie est un maquereautage, le parlementarisme une pourriture et, que jamais — jamais entendez-vous bien ! — jamais cette ordure ne pourra servir à améliorer le sort du populo.

## EN BANLIEUE

A Vanves, dans la nuit de samedi à dimanche, une tapée de bons fioux ont tapissé les murs du patelin de placards galbeux expliquant aux prolos que la mistouffe dont nous pâtissons n'est pas sans remède — et que, foutez, le remède est une bonne trique !  
Les bourriques étaient à cran, le lendemain,

quand ils ont reluqué le tapissage : ces pantouffards s'imaginaient qu'il n'y a pas d'anarchos dans le pays.

Pauvres truffes ! N'y a-t-il pas chez vous comme ailleurs — des exploités et des opprimés ?

Donc, c'est fatal qu'il y germe des anarchos !

La pestaille a jugé à propos d'ouvrir une enquête...

C'est le cas de lui gueuler : « Ferme ça, ça pue ! »

**Puteaux.** — Des bons jobards, c'est les moulins d'un bague de fonderie d'aluminium — la boîte Partin.

Le chef qui les tenait sous sa coupe a quitté la boîte et le galeux lui a choisi un remplaçant.

Sur ce, les prolos ont rouspété — et ils ont eu bougrement raison, nom de dieu !

Seulement au lieu de rouspéter contre tous les chefs, ils se sont limités à groumer contre le type que voulait leur coller le singe et ont prétendu choisir leur chef.

Il y avait mieux à faire !

Que n'ont-ils expliqué à leur exploitateur qu'ils sont assez dessalés pour faire leur turbin sans qu'on leur dicte la besogne et sans qu'on les surveille ?

Que n'ont-ils ajouté que la pratique de l'autorité transformant en mufla un bon camarade, ils tenaient à éviter cela ?

Pu s, que n'ont-ils conclu en réclamant la suppression de cette malpropre fonction et la répartition des appointements qui y sont attribués sur la totalité des prolos ?

Du coup, les gas auraient eu le nez creux ! Ils se seraient posés en fistons à la hauteur et auraient démontré — par le fait — qu'ils sont assez à la roue pour vivre, dès demain, sans patrons ni maîtres.



### Partout pareil !

**Amiens.** — Un bon bougre me jaspine que l'usine de Boutillerie, où l'on fait des écrous en acier, est un bague kif-kif les autres et que, comme dans la plupart, les chiens de garde des patrons sont plus hargneux que les exploités eux-mêmes.

Ca, l'ami, ça ne m'épate pas !  
Les parvenus sont presque toujours des sacrées teignes et quand un prolo est bombardé contre-coup il a vivement oublié son origine.

Dans le bague en question, il y a, paraît-il, un sac-à-mistouffes, bête à payer patente — ce qui ne serait rien si sa bêtise n'était pas malfaisante. Mais ce n'est pas le cas : le garde-chiourme a un trou sous le nez que les peloteurs lui remplissent le plus qu'ils peuvent — ça leur vaut du meilleur travail.

Pour les autres — ceux qui n'ont pas l'échine souple — il pleut des crapuleries : mises à pied, amendes, en veux-tu en voilà !

Que faire ?  
Avoir de l'initiative, foutez ! Se garer des mufleries de l'animal par des joints plus ou moins marioles... et, qui plus est, se fiche dans le citron que de telles saloperies se répèteront — peu ou prou — tant qu'on n'aura pas supprimé l'exploitation humaine.

Et c'est pourquoi, les gas qui ont le nez creux doivent faire des pieds et des pattes pour que vienne vite le grand chambard.

### Dialogue de bourgeoisillons

A Chateameillant, l'autre soir, un gas qui a l'oreille tellement fine qu'il entend pousser les dents aux ambitieux, a saisi les ruminades d'un paquet de radicaillons et me les a transmises illico — par télégraphe sans fil.

Donc, je laisse bavrer les types :

**Le jugeur de fair.** — Enfin, moi, j'ai réussi, je contente mes plaisirs. Vivent les gens qui sont à l'aise !

**Le cafetier.** — Vous avez raison, allez ! Croyez-vous que ces anarchos ne veulent plus travailler pour le compte de ceux qui ne font rien ? Moi, qui n'ai jamais tourné une paille, je ne veux pas commencer à me mettre à l'ouvrage. Tant pis pour les ouvriers ! D'ailleurs, ils sont faits pour travailler... Vivent les roubards !

**Le chef des boîtes aux lettres.** — Bien dit ! Pourvu que nous ayons notre petite place et qu'on puisse mettre son ventre à étuver... Vive la république des francs-buveurs !

**L'oisin municipal.** — Je suis de votre avis. En fait de réformes, vivent les centimes additionnels !

**La machine à signer.** — Moi, itou, je suis comme vous. Ah, si seulement j'étais plus riche, je ne resterais pas républicain longtemps...

D'autres bavèrent encore, de menus pantouffards, dont le copain — ex-radical devenu anarcho — a jugé inutile de me transmettre les ragougnasses.

Eh foutez, il n'y a pas qu'à Chateameillant que se débitent pareilles idioties !

### Patriotisme d'exploiteur

**Déville.** — Il n'y a pas plus fervent patriote que l'exploiteur Leclercque, un sacré maître de carrières de ce petit patelin des Ardennes.

Seulement, comme tous les bourgeois, son patriotisme s'arrête aux porte-braies et il le prouve en embauchant des prolos italiens et en spéculant sur leur ignorance des tarifs français et de la langue — ce qui lui permet de leur administrer un salaire de famine.

Et ça ne lui permet pas que ça, à ce chameau !

Ca lui permet, en outre, de détourner de sa tête la colère des prolos français qui groument de se voir tirer le pain de la bouche.

Si les bougres avaient le nez creux toute leur exécution s'appesantirait sur le patron : ils comprendraient que les capitalos sont seuls responsables de la misère et ne s'en prendraient qu'à eux.

En effet, pourquoi les italiens viennent-ils en France, malgré que leur pays soit le plus beau et le plus fertile du monde ?

Parce que les richards ont tout accaparé là-bas et que les pauvres prolos italiens ne trouvent même pas une poignée de maïs à bouffer en trimant dur.

La famine les chasse de chez eux, et ils vont, de ci, de là... au petit bonheur !

Tout naturellement, quand ils s'amènent n'importe où, les exploités profitent de ce qu'ils ont faim et de ce qu'ils ne connaissent pas la langue pour les embaucher à moitié prix.

Hé donc, à qui, en cas pareil, doivent s'en prendre les prolos éliminés ?

Il n'y a évidemment pas à barguigner : le seul et unique criminel est le singe !

C'est pourquoi je voudrais que sur les chantiers : belges, allemands, italiens et français, au lieu de se reluquer en chiens de faience, se tendent la main et s'unissent pour faire la guerre aux capitalos.

### Toujours les lois scélérates !

**Brest.** — J'ai dit quatre mots, la semaine dernière, d'un bon fleu, Marpeaux, plus innocent qu'un agneau frais pondu et à quiles chats-fourrés brestoises cherchaient pouille.

Un pauvre imbécile, un marsouin nommé Thirien, l'a dénoncé et fait arrêter. Ce malheureux qui, quand il aura fait son temps est tout indiqué pour entrer dans la rousse, accusait Marpeaux :

Primo, de l'avoir rincé ; deuxième, d'avoir chez le troquet fait l'apologie de Ravachol, Vaillant, Emile Henry, Caserio ; troisième, de s'être proclamé chef d'une bande d'anarchos ; quatrième, de lui avoir offert, à lui, bon serviteur de la patrie, 100 francs pour désertir.

De telles accusations sont bêtes à faire vomir !

Tellement bêtes que malgré que l'avocat-bêcheur ait réclamé la condamnation sévère de Marpeaux, les juges du comptoir correctionnel

ont refusé de lui appliquer les lois scélérates et se sont déclarés incompetents, vu qu'il n'y avait rien de prouvé contre lui.

Le procureur de la R. F. a manqué en crever de dépit !

Il ne s'attendait pas à voir les chats-fourrés refouler à la malpropre besogne qu'il leur avait préparé. Quoique ça, il ne s'est pas avoué battu; il a formé appel contre le jugement du tribunal de Brest et, maintenant, les juges de Rennes vont décider du sort de Marpeaux.

En attendant, le pauvre feu reste au bloc ! A l'heure actuelle, il doit avoir été transféré à la prison de Rennes.

Ohé, les Dreyfusards et les Esterhaziens, vous tous qui avec plein la gueule de « justice » et de « respect des lois » que pensez-vous de cette incarcération cynique d'un innocent ?

### Le pouvoir pourrait !

Troyes. — Un socialo à la manque, conseiller cipal et président du conseil des prud'hommes a une drôle de façon de défendre les intérêts des prolos.

Voyez plutôt : un ouvrier, Bernardin, avait assigné son galeux, entrepreneur de maçonnerie, l'exploiteur Lenoir, croyant avoir droit à une indemnité pour des blessures contractées dans le travail.

Le pauvre bougre a été roulé — grâce à Le-loup.

Cet animal a étouffé les débats, coupant la chique au défenseur du prolo et refusant de remettre l'affaire à huitaine pour éviter la preuve. Après quoi, il ne restait qu'à donner raison au patron.

C'est ce qui a été fait ! Dame, un patron ça a de l'oseille pour payer à boire — et le Le-loup ne crache pas sur les bons picolos.

Le salopaud est mûr pour faire un procureur de la R. F. je le recommande à la gouvernance : il escamotera les procès avec un galbe épantant — et toujours il jugera de façon que les riches et les puissants soient contents de lui.

Et foutez, ce que je reproche à cette bourrique n'est pas exceptionnel : 7 fois sur 10 il donne tort aux prolos.

Voilà ce que c'est que de se donner des maîtres : quand il était ouvrier, Le-loup n'était pas un mauvais type, maintenant qu'il est parvenu c'est un sale mufle.

### Mascarade religieuse

Dieppe. — Sur le rivage, contre la jetée, s'élève une potence — une croix — à laquelle est accroché un bon dieu de bois; aux pieds de l'idole y a une femme en plâtre, frusquée d'un manteau bleu et d'une robe blanche : c'est la déesse des catholos, la vierge qu'un pigeon a engrossée.

Crois cela et bois de l'eau ! Hélas, y a des gourdes qui coupent encore là de l'ans; elles feraient cependant un sale blair si leur gosseline, rentrant à la maison, le ventre plein, leur disait : « C'est la faute d'un moineau ! »

Dimanche dernier, au pied de la potence en question, « au calvaire de la jetée » un jeune raticchon à lunettes dégoillait un sermon.

Oui, comme cela, en plein vent ! C'est la liberté ! Mais, bon populo, n'essaie pas de faire pareil : tu n'aurais pas dit quatre palabres dans la rue qu'on t'en ficherait de la liberté... au bloc !

La liberté : vois-tu, ça n'existe que pour la cléricanaille.

Dam, n'oublie pas que nous sommes en république !

Quand le raticchon eut fini son discours, il ferma le couvercle de son égout à paroles et la représentation continua par une manifestation en plein air, une mascarade dite « procession des marins. »

En tête, quelques flics représentant la municipalité bondieusarde; puis, des gosselines des écoles, des épouses à Jésus, des vierges fidèles ou gottons de Marie et autres bêtes à bon dieu.

Sans compter les raticchons, suisses, sacristains, allumeurs de cierges, enfants de chœur, etc., il y avait vingt hommes — pas davantage, nom de dieu ! — et, sur les vingt, peut-être aurait-on pu dégouter sept ou huit marins.

Pour faire un civet de lièvre il faut un lièvre —

ou quelque chose qui y ressemble; il n'en va pas de même pour les processions; les sacs-à-charbon du Pollet font une procession de marins, sans marins.

C'est miraculeux ! Mais, cré pétard, ce qui n'est pas miraculeux et dont je jubile : c'est qu'il n'y avait qu'une vingtaine de mâles assez poireaux pour suivre la mascarade. Jubault, le républicain de la marine — qui relève les croix — avait lui-même fait faux-bond : il ne processionnait pas !

La foi s'en va !... Tant mieux ! Les assistants — assez nombreux — relouquaient le spectacle, kif-kif le beuf gras ou une cavalcade. Ils ne criaient pas à la clienlit — ce n'est pas l'usage mais ils rigolaient ferme !

Les cafards ne s'attendaient pas à pareille veste, sans quoi ils auraient tiré des plans; de concert avec les merles blancs de la Volière municipale ils auraient bien trouvé un joint pour faire un virement de fonds et, avec la belle gallette du populo, auraient embauché des processionnaires : pour trente sous par tête et un pot de cidre, ils auraient eu une chiée de faux marins.

Ça aurait bien fait dans le tableau... je ne dis pas non ! Seulement, ce n'est pas ça, ni autre chose qui ranimera la foi religieuse : elle est morte et bien morte, - nom de dieu !

## VERS LA RÉVOLTE

(7) — PAR HENRI RAINALDY

Sans que personne s'en aperçut, Collard se détacha de son escouade et, se cachant derrière les rochers, se cramponnant aux broussailles, à pic, il arriva jusqu'à la batterie. Là, il se découvrit brusquement et, baïonnette au canon, se précipita sur les servants... Huit de ceux-ci, le croyant fou, battirent en retraite, épouvantés, et au risque de se rompre le cou, dégringolèrent la pente rapide de l'autre versant.

Pendant ce fait d'armes bizarre, la 2<sup>e</sup> compagnie sur un nouvel ordre, venait de reprendre sa position première.

Du fond du col et du haut de la montagne, les officiers assistaient stupéfaits, à cette poursuite épique.

Collard ne s'arrêta qu'à dix pas des faisceaux de son escouade. Il s'essuya le front du revers de sa manche, s'appuya sur son fusil et attendit, sans doute qu'on le félicitât. Personne ne dit mot; une sorte de terreur planait dans l'air...

Le 38<sup>e</sup> bataillon s'était bien battu; le général complimenta le commandant et, quand on lui apprit comment Collard avait poursuivi les artilleurs, il voulut voir « l'homme ». Mais, après les nombreuses interrogations qu'il lui adressa et qui demeurèrent sans réponse, il lui tourna le dos en murmurant : « Quelle brute ! »

Collard entendit, un éclair brilla dans ses yeux, sa face s'empourpra; cependant il se retint.

Une fois de retour au cantonnement devant tous les hommes rassemblés, le capitaine, rudement, dit à Collard : « Vous allez entrer en prison, immédiatement. »

E', comme Collard demeurait abasourdi, hébété : « Sergent de semaine, faites mettre cet homme en tenue de corvée et conduisez-le au poste de police », ajouta-t-il.

Alors, le « Gorille » comprit. Il releva son fusil, fit une rapide volte-face et, se jetant un peu à droite, il s'élança vers la frontière.

Le premier moment de stupeur passé, sur un ordre des officiers, ses camarades le poursuivirent. Mais, Collard était agile... Au sommet de la montagne, à l'endroit où un petit mur en pierres sèches indique la limite des terres françaises, il se retourna un instant pour les attendre ou les narguer, puis il disparut.

Au faite, à leur tour, les chasseurs virent en face d'eux, en Italie sur une colline, au bord de la Roya deux compagnies de bersaglieri qui faisaient la soupe.

Collard se dirigeait de leur côté. A chaque pas, il se dépouillait; à droite il jetait son fusil, son béret, sa canne; à gauche son sac, sa veste, jusqu'à son pantalon et il hurlait : « Je ne suis plus français... je ne suis plus français ! »

Là bas, les plumes de chapeau des bersaglieri flottaient au vent, légères et les officiers ita-

liens, bien sanglés dans leur uniforme, coquets comme de filles, s'esclaffaient en voyant arriver ce déserteur bizarre !

V

Delcros devenait la bête noire de l'adjudant qui le punissait à tout propos. Deux jours de salle de police pour un bouton manquant à la musette, quatre jours de consigne pour un ceinturon astiqué au cirage et non à la cire, quatre jours et deux jours pour toutes les fantaisies. Cela devenait une souffrance intolérable, un supplice parce que c'était un surcroît de corvées, un peu moins de repos et de sommeil.

Ce n'était pas assez de la tristesse en résultant, et des misères endurées qui engendraient en Delcros d'impuissantes rages... Un dimanche matin, il reçut de sa sœur cette brutale et laconique dépêche : « Grand malheur chez nous. Explosion de gaz. Incendie. Père et mère grièvement blessés. »

Il n'eut pas besoin de lire deux fois; il comprit que *blessés* signifiait *morts*.

Pourtant, le malheur semblait ne pas avoir de prise sur lui; il supporta le coup avec une sorte d'inconscience — n'était-ce pas plutôt la rudesse du choc? — Pas une larme ne mouilla ses yeux, pas un regret ne l'attrista; il n'avait pour ainsi dire plus ni cœur, ni pensée et, l'instinct seul le guida vers son capitaine, qui se trouvait devant la tente de l'état-major, sur une petite crête et causait avec le commandant et d'autres officiers, jeunes lieutenants, frais émoulus de Saint-Cyr, très « sélect » toujours, même en montagne.

Il arriva devant eux, les yeux fixes, l'air hébété, avec la sinistre dépêche à la main.

— Que voulez-vous? questionna brusquement le capitaine.

— Mon capitaine...

Il ne parlait que difficilement, une émotion qu'il ne sentait pas lui embarrassait la langue; il bégayait :

— Mon ca... pitaine...

— Eh bien ?

— Un... grand malheur... m'arrive...

— Quoi ?

Delcros s'approcha de quelques pas, et tendit la dépêche. Le capitaine lut, puis sans dire un mot, la passa au commandant, en haussant les épaules pour signifier : « Je la connais. »

— Alors ? fit le commandant.

— Je... voudrais... une...

Sans lui donner le temps de continuer :

— Nous sommes en manœuvres et je ne peux vous accorder plus de trois jours.

— Mon commandant... j'ai 600 kilomètres à faire.

— C'est à prendre ou à laisser.

Comme Delcros essayait inutilement d'articuler un son, il interrogea, impatienté :

— Les voulez-vous ?

— Inutile, parvint à répondre Pierre.

— Tant pis. Rompez.

Delcros retourna s'étendre sur les cailloux, sous la tente, et il ferma les yeux, pour ne pas voir l'écrasante masse de désespoir qui pesait effroyablement sur lui, et l'étouffait lentement, lentement. Le malheur montrait à son égard des délicatesses de cruauté, des raffinements, comme pour mieux jouir de son agonie, de cet effondrement moral d'une âme, infime pourtant dans l'incommensurable poussière des âmes.

(La suite au prochain numéro.)

### Appel aux Camarades de Roubaix

L'indifférence qui règne parmi un grand nombre de camarades est d'autant plus regrettable que depuis le dernier échec du pontife et endormeur Guesde, la réaction cléricale et patronale redouble avec d'autant plus d'intensité qu'il y a chez nous plus de nonchalance.

Le peuple n'endure pas sa misère par plaisir, — il voudrait être heureux ! Mais il ne sait comment conquérir le bien-être.

C'est à nous, camarades, et à tous les sympathiques aux idées de redoubler d'efforts.

Une occasion se présente : Henri Dhorr désire faire des conférences dans le Nord et, à ce

propos, le groupe du Pile prend l'initiative de convoquer les camarades pour le samedi 27 courant, à 8 heures du soir, au Tambour-Maitre, 74, rue des Longues-Haies, on s'entendra sur les conférences et la location des salles.

**Flambeaux et bouquins**

Nous portons à la connaissance des copains que le journal *La Misère*, publié à Bruxelles, il y a cinq ans, vient de faire sa réapparition. Le journal se vend cinq centimes et est hebdomadaire. Adresser les correspondances, communications et abonnements au camarade A. Villeval, 107, avenue du Maine.

**Communications**

**Paris**

- Bibliothèque Sociologique des Libertaires du XII<sup>e</sup>. Les camarades se réuniront le dimanche à 8 h. 1/2, salle Delapierre, 168, rue de Charenton.
- Le groupe communiste du XIV<sup>e</sup> se réunit tous les samedis, salle Anne, 27, rue Mouton Duvernet. Causerie par un camarade.
- Groupe des Étudiants Révolutionnaires Internationalistes. Réunion le mercredi, à 8 h. 1/2 du soir, 85, rue de la Montagne-Ste-Geneviève.
- Les Libertaires du XV<sup>e</sup>, réunion tous les dimanches soir chez Béra, 116, boul. de Grenelle.
- LA BASOCHÉ, groupe libre des clercs de notaires, avoués, etc. Siège social, 85, Bd Magenta et 1, rue de Chabrol, maison Pillas. Permanence tous les mardis et vendredis de 9 à 11 heures du soir. En dehors des questions corporatives traitées, le groupe donne des consultations gratuites sur toutes affaires civiles (successions, divorces, ventes, baux, ) affaires commerciales et correctionnelles, justice de paix, prudhommes, accidents du travail et notamment sur la loi du 12 janvier 1835, oppositions sur les salaires des ouvriers et employés. Les personnes qui solliciteront des renseignements par correspondance, devront joindre un timbre pour la réponse et écrire à M. G. Perrin, 85, boul. Magenta, Paris.
- Dimanche 28 ballade familiale, Rendez-vous : Rosnolet, 281, rue St-Denis jusqu'à 1 h. 1/2, Lille, rue Bureq jusqu'à 2 h. 1/2. Départ à 3 h. de la barrière St-Ouen.
- Le "Cris de révolte" est mis en vente à Paris, dans les kiosques. Les camarades de province qui le désirent sont priés d'en faire la demande à l'administration, 6, passage Lathuille.

**Banlieue**

- AUBERVILLIERS. — Les copains se rencontrent le dimanche au fort d'Aubervilliers, à 2 h. de l'après-midi.
- SAINT-DENIS. — Groupe libertaire d'études sociales, Salle Ollivier, rue du Port, (près la gare), tous les samedis, à 8 h. 1/2, causeries, lectures, discussions. Les camarades sont priés d'être exacts.

**Province**

- NIMES. — Les libertaires nimois se trouvent tous les samedis, dimanches et lundis café Dayre, 22, rue de la Vierge. — Afin de faciliter la propagande et la vente des journaux libertaires le vendeur de Nîmes prévient les camarades qu'il se trouve à midi, bouillon Duval, derrière le grand temple, de 1 h. 1/2 à 2 h. rue Cotelier, 6, de 2 h. à 5 h. bar Nimois, à droite de la gare.
- CHATEAUMEILLANT. — Le "Père Peinard" est en vente chez Mazure, coiffeur.
- CAVAILLON. — Le groupe libertaire "la Fraternelle" se réunit tous les dimanches au café des Négociants.
- LIMOGES. — Les camarades de la Jeunesse Libertaire sont priés de se rendre le samedi 13 courant au local et à l'heure habituels. Communication importante. — Les journaux anarchistes sont en vente aux kiosques place Dema-Darsous et Jourdan.
- ARGERS. — Les copains et copines se rencontreront samedi à 8 h. 1/2 aux Bonnes-Fillettes.
- ARLES. — "Le Père Peinard" et toutes les publications anarchistes se trouvent chez le camarade Gilles, café de la Marseillaise, 1 rue de la Trouille.
- ARLENS. — Réunion tous les samedis à 8 h. 1/2 et le dimanche après-midi, au Cent de Piquet.

CETTE. — Les copains se réunissent chaque jeudi et samedi au café Castan, quel de Boss.

TROYES. — Montpernia, impasse Bressquin, vend et porte à domicile le "Père Peinard" le "Libertaire" P les "Temps Nouveaux", ainsi que les brochures et articles. Les bouquins de la Bibliothèque sont à la disposition des camarades.

AVIGNON. — Les camarades se rencontrent tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, au café-bar du Palais, place de l'Horloge. Le camarade Laget crie les journaux et porte à domicile.

MARSEILLE. — Les journaux, brochures et chansons libertaires sont criés par le camarade Coradi. — La Jeunesse Anarchiste donnera une causerie tous les jeudis, à 9 h. du soir, bar des Vignobles, 14, passage des Polies-Bergères. — Quelques camarades du quartier d'Arène afin de décentraliser le mouvement invitent les camarades du quartier à se réunir au bar Toussaint, 227, avenue d'Arène, le jeudi et le dimanche.

PERPIGNAN. — Réunion tous les soirs au café-bar du Marché-Neuf. Les journaux et brochures anarchistes sont en vente chez le camarade Vassail, 10, rue des Dragons et au kiosque du Palais, place Arago. Le camarade porte à domicile.

DUNKERQUE. — Le "Père Peinard" est en vente chez le dépositaire, Alfred, 50, rue du Sud et dans les kiosques de la ville.

LE HAYRE. — Le "Père Peinard" est crié par Berrey, 20, rue de la Bourse et en vente dans tous les kiosques.

BORDEAUX. — Les camarades bordelais sont avisés qu'ils trouveront à la buvette tenue par le camarade Ch. Caumille, route de Bayonne, 103, les journaux, brochures, etc. On porte à domicile. — Chez Palange, 23, rue de Chevrus, on peut se procurer les journaux et publications libertaires.

ROUBAIX. — Les copains désireux d'avoir les journaux et brochures libertaires n'ont qu'à s'adresser à Marchand, au Franc Bourleur, rue du Grand Chemin.

SAINT-CHAMOND. — Les camarades invitent les jeunes gens soucieux de leur liberté à se rendre tous les samedis de 7 h. 1/2 à dix heures du soir et le dimanche à 9 h. du matin, au Pont-St-Pierre, 2, chez Doure, bistrot.

TAKARE. — Le "Père Peinard" et toutes les publications libertaires sont en vente chez Gaynon, sur la Pêcherie. — Les copains se réunissent tous les dimanches dans la soirée, chez Charles, cafetier, rue Belfort.

TOULON. — Les camarades trouveront toutes les publications anarchistes rue Vincent Cordouan, 2, au marchand de journaux.

REIMS. — Faubourg de Laon : réunion à la Buvette du Lavoir, le samedi. Urgence.

**Extérieur**

- LIEGE. — Les libertaires se réunissent tous les dimanches, à 6 h. du soir, chez P. Schleich, 85, quai d'Orban.
- CHARLEROI. — Tous les libertaires se réunissent le samedi, à 8 h. 1/2, au café du Temple de la Science.

**Petite Poste**

- E. Amiens. — C. Lille. — M. St-Chamond. — M. Lausanne. — S. Cette. — B. Roising. — B. Brives. — G. Tarrare. — B. Mécou. — H. Nonacourt. — P. Millau. — M. Troyes. — P. Denain. — J. Doracey. — V. Reims. — G. Grand Auverné. — M. Roubaix. — B. Le Mans. — A. Trélazé. — Reçu règlements, merci.
- Ecole libertaire: Marius, 0.50, deux copains de Montmartre, 2 fr.
- Le camarade Saurel, de Cette fait demander au compagnon Albin Villeval, s'il désirerait correspondre avec lui.
- Pour graisser le tire-pied du PÈRE PEINARD : L'anarchie errante, 10 fr.; un anonyme, 5 fr.; R. Chateameillant, 0.25.
- Poncelet, Dijon. Prière de passer à la Poste restante.
- SOLIDARITÉ DES TRIMARDEURS : Afin que les camarades soient assurés que leurs dons sont arrivés à destination, le groupe en accusera réception par les journaux libertaires. — Ceux qui veulent envoyer directement au groupe, adresser à P. Cuisse, 120, rue Cardinet, Paris.
- Le camarade A. Prudhomme désirerait posséder pour un travail sociologique et révolutionnaire, toutes les chansons, poésies, etc. recités dans les groupements révolutionnaires ou anarchistes depuis une quinzaine d'années. Lui écrire, 28, rue St Vincent de Paul, Paris.

**En vente aux bureaux du Père Peinard**

- LES ALMANACHS DU PÈRE PEINARD POUR 1897 et 1898, l'exemplaire, 0.25; franco, 0.35.
- L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD POUR 1894 (suivi).
- L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD POUR 1895, 1896, 1897, 0.50, franco 0.60.
- Brochures à 0 fr. 10; franco 0 fr. 15 l'exemp.
- VARIATIONS GUEBISTES, opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées par Emile Pouget.
- L'ANARCHIE, par Elisée Reclus.
- UN SIÈCLE D'ATTENTE, par P. Kropotkine.
- AUX JEUNES GENS, par P. Kropotkine.
- L'AGRICULTURE, par P. Kropotkine.
- ÉDUCATION, AUTORITÉ PATERNELLE, par André Girard.
- LES RÉVOLUTIONNAIRES AU CONGRÈS DE LONDRES.
- PATRIE ET INTERNATIONALISME, par Hamon.
- LA GRANDE RÉVOLUTION, par Kropotkine.
- LA LOI ET L'AUTORITÉ, par Kropotkine.
- ENTRE PAYSANS, par Malatesta.
- PREMIÈRE DÉCLARATION D'ÉTÉVANT, par Kropotkine.
- LE MACHINISME, par Jean Grave.
- LA PANACÉE-RÉVOLUTION, par Jean Grave.
- IMMORALITÉ DU MARIAGE, par René Chagny.
- EN PÉRIODE ÉLECTORALE, critique du suffrage universel, par Malatesta.
- Brochures à 0 fr. 15; franco 0 fr. 20 l'exemp.
- NOTRE CHER ET VÉNÉRÉ PRÉSIDENT, publiée par le "Libertaire".
- LES CRIMES DE DIEU, par Sébastien Faure.
- POURQUOI NOUS SOMMES INTERNATIONALISTES, publication du "Groupe des Étudiants socialistes, révolutionnaires internationalistes".
- L'INDIVIDU ET LE COMMUNISME, publication des E.S.R.I.
- RÉFORMES ET RÉVOLUTION, publication des E.S.R.I.
- MISÈRE ET MORTALITÉ, publication des E.S.R.I.
- LES ANARCHISTES ET LES SYNDICATS, publication des E. S. R. I.
- Brochures à 0 fr. 25; franco 0 fr. 30 l'exemp.
- LE DOGME ET LA SCIENCE, par E. Janvion.
- L'ORDRE PAR L'ANARCHIE, par D. Saurin.
- LES TEMPS NOUVEAUX, par Kropotkine.
- PAGES D'HISTOIRE SOCIALISTE, par W. Tchereksoff.

**Divers**

- BOYCOTTAGE ET SABOTAGE, rapport de la Commission du Boycottage au Congrès corporatif tenu à Toulouse en septembre 1897. — Deux brochures pour 0 fr. 95. Par poste, l'ex. 0.05, dix ex. 0.35.
- QUEULES NOIRES, album de dix croquis, d'après l'œuvre de Constantin Meunier, par Lucie, préface de Charles Albert, 2 fr.; franco, 1 fr. 20.
- LA COLLECTION DE LA SOCIALE, 1825 et 1836, 76 numéros, brochée, 7 fr. 50; franco, 8 fr.
- LE PÈRE PEINARD, années 1891, 1892, 1893, l'année, brochée, 8 fr.
- LE PÈRE PEINARD (nouvelle série), 1896-1897, 62 numéros, 8 fr.
- L'affiche du P. P. au Populo, le CANDIDAT A LA LUNE, chaque affiche 0.10, franco 0.15.
- LA SOCIÉTÉ AU LENDEMAIN DE LA RÉVOLUTION, par Jean Grave, 0 fr. 60; franco, 0 fr. 70.
- DIEU ET L'ÉTAT, par Bakounine (avec portrait), 1 fr.
- ENDEHORS, par Zo d'Axa, le vol., 1 fr.; franco, 1 fr. 20.
- COMMENT L'ÉTAT ENSEIGNE LA MORALE, publication des E.S.R.I., le vol. 1 fr. 50; franco, 1 fr. 75.
- BIBLIOGRAPHIE DE L'ANARCHIE, par Netiau, fort volume documentaire, in-8°, 5 francs.
- PAROLES D'UN RÉVOLTÉ, par Kropotkine, 1.50.

En volume à 2 fr. 50; franco, 2 fr. 80

- LA CONQUÊTE DU PAIN, par P. Kropotkine.
- LA SOCIÉTÉ FUTURE, par Jean Grave.
- LA GRANDE FAMILLE, par Jean Grave.
- L'INDIVIDU ET LA SOCIÉTÉ, par Jean Grave.
- LA PHILOSOPHIE DE L'ANARCHIE, par Ch. Malato.
- DE LA COMMUNE À L'ANARCHIE, par Ch. Malato.
- LES JOYEUSÉTÉS DE L'EXIL, par Ch. Malato.
- DE MAZAS À JÉRUSALEM, par Zo d'Axa.
- BIRINI, par Darieu.
- LA PSYCHOLOGIE DE L'ANARCHISTE-SOCIALISTE, par Hamon.
- LA PATRIE, par Rainaldy.
- DELCROS, par Rainaldy.
- Le PÈRE PEINARD est expédié en province le jeudi, les dépositaires doivent le recevoir le vendredi, ou dans les régions éloignées le samedi matin au plus tard.
- Le PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.
- Le Gérant : L. GRANDIDIER.  
Imp. L. Granddier 15, rue Lavieville, Paris



“Madame Justice, on s’assied dessus!”